

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 10

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

folies de jeunesse, lorsque je me retrouvai un jour sur la route d'Ecosse. Cette fois, cependant, je n'allais pas plus loin que le voisinage d'Edimbourg et dans un but bien différent. Le temps avait opéré ses changements dans ma vie ; j'étais devenu mon maître, propriétaire de Stork-house, et, dès le mois suivant, je devais y amener une nouvelle maîtresse en devenant moi-même un respectable homme marié. Ma fiancée demeurait alors chez un de nos amis communs, mon ancien camarade Branton de Clapham, et celui-ci m'ayant invité à me joindre à une nombreuse société réunie à sa maison de campagne, je me disposais joyeusement à aller faire ma cour tout en chassant des perdrix ; c'est ainsi que par une belle matinée de septembre je pris la grande ligne du nord qui va directement à Edimbourg.

En reprenant ma place dans le train, après avoir déjeuné à Newcastle, je trouvai en face de moi, dans le coin de la voiture, un homme mesquinement vêtu, mais d'un extérieur convenable. Il était rasé tout près, sauf le menton, orné d'une impériale déjà grisonnante comme ses cheveux. Quand il me vit, il me regarda très attentivement. A mon tour, je l'examinai d'un œil scrutateur. Le sifflet du départ se faisait déjà entendre, la machine répondait par son cri accoutumé, lorsque mon voisin de vis-à-vis se leva tout à coup, sauta sur la voie et dit quelques mots au garde, qui, au moment où le train se mettait en marche, fit monter le voyageur dans un autre compartiment. C'était un procédé assez singulier et qui me donna l'idée que j'avais déjà vu cet homme quelque part ; mais où et quand, c'est ce dont je ne pus me souvenir. Cet incident s'était passé si rapidement que je n'avais pas eu le temps de faire, sur son costume et sa tournure la moindre observation qui pût aider ma mémoire ; aussi, après m'être inutilement creusé la cervelle pour me retrouver dans mes vagues souvenirs, je repris mon livre, ennuyé, fatigué d'avoir tant ruminé pour rien, et j'oubliai bientôt cette aventure.

Je passai la nuit à Edimbourg et n'atteignis Tranent que le jour suivant. Ayant à soigner mon bagage et mon attirail de chasse, je fus le dernier à quitter la gare, mais au moment où le char à banc de mon ami Branston m'emmenait à la Grange, je vis deux hommes qui sortaient de la station, bras dessus, bras dessous. L'un d'eux attira surtout mon attention : c'était la même physionomie qui m'avait tant intrigué à Newcastle. Je me retournai pour l'examiner, mais au même instant la voiture contourna la route et je le perdis de vue, tout en recommençant, mais en vain, à me torturer la mémoire pour retrouver son nom.

(A suivre.)

Quoique nous n'aimions pas à plaisanter sur les choses sérieuses, nous ne pouvons nous empêcher de rapporter un petit trait, qui prouve, ainsi que tant d'autres que nous pourrions citer, combien les conseils de la religion portent peu de fruits, alors qu'ils ne sont pas donnés avec tact et au moment opportun.

Les internés français n'étaient pas même installés chez nous, ils n'avaient pas encore reçu les secours les plus urgents, leur faim n'était pas même apaisée, plusieurs souffraient encore du froid, sous de misérables haillons, que déjà quelques personnes avaient jugé à propos de les réunir en plein air, malgré l'appréciation de la température, pour leur débiter un sermon.

Ces malheureux soldats harassés de fatigue, encore tout ahuris de leur déroute, et se soumettant à tout ce que nous exigeions d'eux, se rangèrent sans murmurer autour du prédicateur, mais, hélas, ne l'écouterent guère.

Après le discours, un monsieur en habit noir parcourut les rangs de l'auditoire qui grelottait, et donna, à droite et à gauche, des poignées de main accompagnées de passages bibliques.

« Soyez toujours de bons soldats de Christ, » dit-il à un petit moblot.

— Ah ! ben m'sieu c'est pas not'faute, nous avions de mauvais officiers, répondit le pauvre soldat, qui, à ce moment-là, aurait beaucoup mieux apprécié une bonne ration de bouilli.

Toute la journée les internés français nous étaient arrivés par centaines, et la population de Lausanne leur prodiguait maints soulagements.

A dix heures du soir une bonne vieille femme de la rue Mercerie se dirigeait encore vers la place de Chaudron avec un gros pot de soupe. Elle s'assit vers l'entrée du cimetière et attendit longtemps ; mais aucun soldat n'arrivait plus ; les dernières bandes s'étaient arrêtées dans les villages voisins.

Enfin un paysan vint à passer ; elle l'arrêta :

— Viennent-ils ?

— Qui ?

— Ces pauvres Français.

— Depuis Crissier, dit le paysan, je n'ai pas vu un seul soldat sur la route.

— Pas possible ! dit la vieille, c'est dommage, c'était de la toute bonne.

Son regard sonda au loin la route, puis se reporta avec tristesse sur le pot de soupe. « Ça ne fait rien, dit-elle, allons voir là bas. Elle revint en ville, s'arrêta sur la place de la Riponne où de nombreux soldats attendaient un gîte, et s'approcha d'un groupe.

— Tenez mes amis, c'est moi qui l'ai faite !

Elle n'avait qu'une cuillère ; les soldats mangèrent à tour le potage. Puis, d'un panier qu'elle avait au bras, elle sortit du pain, du fromage et deux bouteilles de vin.

— Ah ben, Dieu vous l'rende bonne dame, dit un gascon, que de braves zens il y a dans c'pays !

Comme elle leur versait à boire, et que de nouveaux et sincères remerciements lui étaient adressés :

« Que voulez-vous, dit-elle, dans l'effusion de sa générosité, les femmes de Lausanne sont des bons garçons ! »

♦♦♦

Nous lisons dans une correspondance romaine :

« Je ne voudrais pas placer ici une plaisanterie ; mais cette plaisanterie ce n'est pas moi qui l'ai faite : elle semble un de ces jeux de la Providence, qui s'amuse à mettre dans la bouche de ses ennemis les vérités qui font leur désespoir.

Le trône du roi d'Italie, annoncé officiellement pour le 10 janvier, arrivait samedi de Florence à la gare de Rome. Il était enfermé dans des caisses fabriquées avec soin et recommandées aux employés, et sur ces caisses était écrit en gros caractère : **FRAGILE.** »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.